

Première partie

Journal de bord, décembre 1999

L'exil, on le balade toujours au fond de soi. Quelquefois, nous croyons le lire dans les yeux des autres. Ce n'est pas toujours du racisme ou de la haine qu'on y peut déceler, mais une lueur indéfinissable, qui semble nous murmurer doucement: « Non, tu n'es pas d'ici; tu as l'air gentil comme ça, et nous aussi nous voulons paraître gentils, polis; on fait semblant de rien, mais dans le fond, même si nous t'acceptons, tu n'es pas d'ici. »



Budapest, 1956

La rue des Chartreux, Karthauzi Utca, grimpe, pentue, jusqu'à l'hôtel de l'Étoile rouge, flanqué d'un « donjon ». Une grande étoile coiffe le sommet de ce donjon, surplombant un jardin d'agrément.

Là, une joie l'attend, toute simple comme les enfants en ont le secret: il y a des cailloux et des bassins dans ce jardin un peu froid et solennel. Miklós ramasse les cailloux et les jette dans l'eau.

Pour simple qu'elle soit, sa joie n'est pas pour autant pure de tout souci. Car un doute se glisse en son esprit: pourra-t-il les jeter tous?

« Je vais jeter tous les cailloux dans l'eau! » annonce-t-il fièrement à sa mère.

« Penses-tu jeter tous les cailloux? Il faudrait en laisser pour les autres enfants! » lui fait remarquer Margit. Margit

Kovács est une amie de Maman et parle un français chantant et rocailleux. Elle est toute menue, et de ses mains sortent des statuettes enchanteresses et un peu gauches – juste assez pour retenir le monde de l'enfance. Miklós les aime parce qu'elles ne le jugent pas ; elles ouvrent de grands yeux sur la vie.

Bientôt, il faut rentrer, car le soir tombe déjà. L'air pique un peu. Pour entrer dans l'immeuble, il faut passer sur un petit pont qui enjambe la rigole. La pente, très raide, donne à Miklós l'impression de surplomber un véritable précipice.

– Jó estét, Miklós! Jössz holnap játszani? (Bonsoir, Nicolas! Est-ce que tu viendras jouer avec moi demain?)

– Talán, Antál. (Peut-être bien, Antál.)

Antál a le même âge que lui.

– Viens Nicolas, dépêche-toi! gourmande Maman.

– Oui, Maman.

Sa mère referme la porte de l'appartement. Maintenant, Nicolas est en francophonie obligatoire.

L'appartement s'étire tout en longueur, avec des portes vitrées que Nicolas-Miklós a un jour essayé de franchir en plongeant tête la première dans le carreau. « La cicatrice sur le front ne s'enlèvera pas », a prédit Maman.

Sur le balcon, Nicolas-Miklós retrouve son ours en peluche qui l'a attendu, bien sage : Mirkó est son confident. À son oreille docile et duveteuse il peut susurrer les choses les plus folles, lui murmurer ses envies d'ailleurs, évoquer ses combats contre les géants, surtout le menacer de fessée s'il ose parler hongrois devant sa mère. Mirkó n'ira pas cafarder.

Sur ce balcon – exigu pourtant –, Miklós-Nicolas passe de longs moments à scruter le jardin, ouvrir et fermer la cage aux perruches, gronder Mirkó, se cacher derrière des lunettes de soleil trop grandes pour lui, ce qui l'amuse beaucoup ;

quelquefois, il se coiffe d'un énorme bonnet de cuir doublé de mouton, aux grands rabats, qui lui donne l'air d'un aviateur ; ou encore d'un chapeau que son père a plié « à la Napoléon ». S'il ajoute les fameuses lunettes noires au bonnet fourré, il devient le Bandit blanc. Quand il était encore enfant, ne s'était-il pas coiffé un jour d'un pot de chambre, surtout pour la photo il est vrai ?

Ce balcon, c'est son refuge, son observatoire, sa tour de contrôle.

Son mirador.

Maintenant Papa est arrivé.

– Apam! Apam! Minden kavicsot a Vörös Csillag száloda vizébe dobtam! (Papa! Papa! J'ai jeté les cailloux dans l'eau à l'hôtel de l'Étoile Rouge!)

– Nagyszerű! De hagyhattál volna néhányat nekem is! (Formidable! Mais il fallait m'en laisser un peu!)

Papa et Miklós se regardent. Brève panique. Heureusement Maman n'a pas entendu.

– Tu disais que tu avais jeté tous les cailloux dans l'eau à l'hôtel de l'Étoile Rouge? reprend son père en français.

– Oui, c'est ça!

C'est drôle, songe Nicolas-Miklós ce soir-là, Maman veut toujours parler autrement que les copains, ici à la maison. C'est pour faire revenir un peu de son pays chez nous, sûrement. Elle doit être un peu malheureuse. Il faut qu'ils le sachent là-bas. Je vais dire à Ziza et Lola les perruches d'aller le répéter aux gens de son pays. Là-bas.

Et Nicolas-Miklós, heureux d'avoir trouvé la solution, s'empresse d'ouvrir la cage aux perruches. Lola s'envole tout

de suite, suivie par Ziza, sa compagne, nettement plus hésitante. Mais elle s'habitue vite, se rassure-t-il.



Quelquefois, quand le temps le permet, Nicolas-Miklós et sa mère vont jusqu'au Château. Toute une expédition : il faut d'abord descendre Szabadság hegy, la colline de la Liberté, en empruntant le Fogaskerekű, le funiculaire, jusqu'à Városmajor. Puis on marche jusqu'à Moszkva tér, la place de Moscou, où règne un indescriptible embrouillamini de trams, sans compter les paysannes en fichu qui vendent des concombres, des œufs et du lard, d'autres des vêtements paysans brodés, quelques livres presque neufs et des outils franchement dépareillés. On prend le tram 6 jusqu'à Margit híd, le Pont Marguerite, puis le tram 9, celui qui longe la colline du Château par le Víziváros, la « ville de l'eau », et on aboutit à Clárk tér, la place Clark, juste au pied du Château.

– C'est ce Clark, un Anglais, qui a construit le Pont des Chaînes avant de devenir fou, lui apprend Maman.

– Pourquoi est-il devenu fou ? demande Nicolas en français.

– Parce qu'il s'est aperçu, quand tout était terminé, que les deux lions que tu vois là, à l'entrée du pont, n'avaient pas de langue.

– C'est une bonne raison, ça, dis Maman ?

– Avance, Nicolas, tu vois bien que le tram veut passer !

Nicolas-Miklós ne comprend pas toujours les grandes personnes.

Le Pont des Chaînes possède deux hautes tours, « comme des arcs de triomphe tu vois », précise encore sa mère. Et de

gros câbles tout noirs sortent des yeux de ces arcs de triomphe, au garde-à-vous l'un derrière l'autre : les deux sentinelles du Danube. Il n'y a plus de funiculaire comme avant-guerre. Disparu lors des bombardements. Il faut monter au Château à pied. Là-haut s'étend une grande esplanade. Au bout, il y a le Château bien sûr – avec des grappes de touristes étrangers –, mais aussi le marchand de pastilles. Miklós les aime, elles goûtent le sucre et le citron.

Ensuite, on prend un autre tram pour rendre visite à Mámika, rue Kék Golyó, non loin de Déli Pályaudvár, la Gare du Sud. Dès qu'il voit sa grand-mère, il lui murmure à l'oreille : « Mámika, tu ne me donneras qu'un tout petit morceau de gâteau ; moins que la dernière fois, d'accord ? » Mámika acquiesce en se demandant pourquoi diable ce petit-fils-là n'engouffre pas autant que Péter, son cousin. C'est Miklós qui lui a donné ce surnom : Mámika, Petite Maman. C'est vrai qu'elle est petite, grand-mère, un visage plein de rides qui sourit. Ce que Miklós préfère dans son appartement, c'est la vitrine de bibelots, qui sont comme des jouets de grandes personnes. « Bibelots-de-Mámika ». C'est un mot qui doit vouloir dire que Miklós ne peut pas y toucher. Au bout d'une heure, il faut partir ; les bibelots, ce sera pour une autre fois...